

FRÉDÉRIC  
BOYER

**SIC TRANSIT**

**GLORIA**

**MUNDI**



**TRACTS**  
**DE CRISE**  
GALLIMARD

3 AVRIL 2020 / 10 H / **N° 31**  
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

---

**S** *ic transit gloria mundi.* Ainsi passe la gloire du monde. Toutes les alarmes se déchainent. La gloire vacille. Son éclat nous aveuglait. Nous n'écoutions pas. Nous pensions vivre et nous étions vécus par quelque chose d'inconnu de nous. Quelque chose que nous ne voulions pas reconnaître. Quelque chose d'inconnu de nous qui était bien à nous. La férocité de la vie.

Son agilité à se répandre, à contaminer, infecter, et à tuer. La vie tue. Ne me dites pas qu'il fallait attendre ce virus pour le découvrir. La vie n'est pas toujours une amie, non plus. Ou aura-t-on oublié jusqu'aux usages des noms de la vie pour n'en retenir que le plus rassurant ? Un vieux poème sioux conseillait d'appeler ami, oncle ou frère, les loups et les ours rencontrés sur les pistes dans la forêt.

- Même ceux qui auront dévoré mon ami, mon oncle ou mon frère ? demandait un jeune chasseur.
  - Eux, surtout ! répondait le chaman.
-

La mort cogne à la vitre de nos écrans. Ma fille veut savoir d'où ça vient. Quoi ? La férocité de la vie. Je lui réponds maladroitement, elle nous appartient aussi. Elle vient du monde tel que nous l'habitons, et du monde tel que nous ne l'habitons plus ou pas assez. Elle vient d'une grande volonté que nous avons toujours eue d'habiter, d'exploiter le monde, et de trop peu de conscience de n'être pas tout du monde. Si gloire il y a, c'est elle. Épouvantable et fragile. Et nous qui supplions de nous remettre sur nos rails abîmés. Rouler à tombeau ouvert dans l'éclat du monde.

Ma fille me dit qu'elle se sent très fragile depuis qu'elle a vu littéralement, un été il y a trois ans, la mort bondir comme un fauve et lui arracher sa mère. Et la litanie sombre du virus égrenée aux infos en continu lui rappelle crûment la perte. Je lui réponds que nous ne portons pas suffisamment attention à la fragilité qui est la nôtre. C'est notre cruauté. Cette bête sauvage que nous sommes à nous-mêmes. Et que cette inattention est aussi notre beauté terrible. Celle des humains, des « êtres éphémères », lisait-on déjà dans l'*Odyssée*.

Le virus appartient à la force aveugle, insaisissable de la vie. Il nous rappelle brutalement ce que nous préférons ne pas savoir, non seulement la fragilité nue de la vie mais tout autant son implacable raison : nous ne possédons pas la vie, nous lui appartenons. Et vouloir en sortir ou la dominer, c'est notre folle et crâne prétention. Nous mourrons d'être

à elle et nous ne pouvons espérer nous sauver que grâce à elle, grâce à ce que la vie nous permet de connaître, d'explorer et d'agir. Pas plus. Nous nous sauvons un temps. Le simple et merveilleux, fragile, temps de vivre. C'est ce que signifiait la vieille expression latine : *Sic transit gloria mundi*. La gloire du monde, nous ne pouvons la posséder ni l'accaparer. Elle n'est gloire que d'être au monde, de passer. Avions-nous oublié qu'être humain c'était vivre la totalité des événements du monde, être à l'écoute de la féroce et magnifique proposition chorale du monde ? Vie et mort, force et fragilité.

La puissance du virus et son agilité à se répandre atteignent aujourd'hui notre propre puissance d'action et d'organisation communes – la politique. Vie, mort, monde et politique. Il faudra revoir les conditions et les principes de notre occupation du monde, des territoires, des populations. Revoir notre *gloire*. Tout ce qui nous aura fait oublier ou nous aura détournés de notre précieuse vulnérabilité de vivant.

La politique ne devrait jamais oublier que sa tâche est de nous organiser sains et saufs un monde commun possible, mais en appartenant à deux royaumes distincts et indissociables, celui de la nature, de la férocité de la vie, et celui des sociétés humaines qui voudraient parfois s'abstraire de ce premier royaume. Comment assumer le désastre sinon en œuvrant pour que reviennent le bien de la citoyenneté

et de l'attachement politique au service de tous et de toute vie au monde. Avec cette vieille idée tragique dont je ne démords plus : c'est l'insécurité de vivre qui donne son prix au travail de vivre.

L'hirondelle fraîche du printemps et l'agilité aveugle du virus. Je les conjugue, je les expose, je les conjure. Il faudrait prendre notre vulnérabilité politiquement au sérieux. Opposer à la férocité de la vie moins notre puissance cognitive que notre vulnérabilité de vivants. Notre capacité de résistance à la violence du vivant dépend étroitement de notre degré de conscience de notre fragilité. Les plus anciennes techniques des arts de combat nous l'avaient déjà appris.

Je cherche une image. Je dis à ma fille : Tu te souviens des films de Chaplin ? Un petit homme jette toute sa dignité dans une entreprise absurde et impure. C'est nous. Il court pour échapper à un poursuivant jusqu'à ne plus savoir lequel poursuit qui. La faim lui fait dévorer ses chaussures bouillies comme il se régalerait d'un rôti, jusqu'au détail du lacet difficile à avaler. Elle sourit – une parcelle de gloire enfin. Il ne faut rien oublier de notre absurde, drôle et tragique entêtement à vivre et tenir droit. Une autre histoire me revient. Un étrange passage de l'Évangile. Dernière apparition du Ressuscité aux disciples, sur la mer de Tibériade. « Les disciples ne savent pas que c'est Jésus » (Jean, 21, 4). Mais Jean le reconnaît et le dit à Simon Pierre

qui, lit-on, « du manteau se ceignit, car il était nu, et se jeta dans la mer » (Jean, 21, 7).

Est-ce vraiment par peur et honte ? Un vrai gag absurde à la Charlot, celui du type qui pour se jeter à l'eau prend soin de mettre son manteau parce qu'il était nu. Il se jette à l'eau en s'habillant du manteau abandonné quand il était bien au sec et à l'abri : le manteau de son humanité perdue. Pas si fou. Nous croyons vivre couverts et protégés. Mais nous sommes nus. L'homme ? « Un pauvre animal nu et fourchu », dit le fou dans *Le Roi Lear*. Et comme des fous nous vivions dévêtus de notre vulnérable humanité. Jetons-nous à l'eau avec nos vieux habits précaires. Et préparons les fêtes à venir.

FRÉDÉRIC BOYER

À l'heure du soupçon, il y a deux attitudes possibles. Celle de la désillusion et du renoncement, d'une part, nourrie par le constat que le temps de la réflexion et celui de la décision n'ont plus rien en commun ; celle d'un regain d'attention, d'autre part, dont témoignent le retour des cahiers de doléances et la réactivation d'un débat d'ampleur nationale. Notre liberté de penser, comme au vrai toutes nos libertés, ne peut s'exercer en dehors de notre volonté de comprendre.

Voilà pourquoi la collection «Tracts» fera entrer les femmes et les hommes de lettres dans le débat, en accueillant des essais en prise avec leur temps mais riches de la distance propre à leur singularité. Ces voix doivent se faire entendre en tous lieux, comme ce fut le cas des grands «tracts de la NRF» qui parurent dans les années 1930, signés par André Gide, Jules Romains, Thomas Mann ou Jean Giono – lequel rappelait en son temps : «Nous vivons les mots quand ils sont justes.»

Puissions-nous tous ensemble faire revivre cette belle exigence.

ANTOINE GALLIMARD



*La politique ne devrait jamais oublier que sa tâche est de nous organiser sains et saufs un monde commun possible, mais en appartenant à deux royaumes distincts et indissociables, celui de la nature, de la férocité de la vie, et celui des sociétés humaines qui voudraient parfois s'abstraire de ce premier royaume. Comment assumer le désastre sinon en œuvrant pour que reviennent le bien de la citoyenneté et de l'attachement politique au service de tous et de toute vie au monde. Avec cette vieille idée tragique dont je ne démords plus : c'est l'insécurité de vivre qui donne son prix au travail de vivre.*

FRÉDÉRIC BOYER

FRÉDÉRIC BOYER EST NÉ EN 1961. ÉCRIVAIN, TRADUCTEUR ET ÉDITEUR, IL EST AUTEUR D'UNE TRENTAINE DE LIVRES. IL A DIRIGÉ LE CHANTIER DE LA NOUVELLE TRADUCTION DE LA BIBLE PAR DES ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS, PARUE EN 2001 AUX ÉDITIONS BAYARD. IL A PUBLIÉ DERNIÈREMENT *LÀ OÙ LE CŒUR ATTEND, PEUT-ÊTRE PAS IMMORTELLE* AUX ÉDITIONS P.O.L. ET UNE NOUVELLE TRADUCTION DES *GÉORGIQUES* DE VIRGILE : *LE SOUCI DE LA TERRE*, AUX ÉDITIONS GALLIMARD.

**TRACTS.GALLIMARD.FR**

**DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : ANTOINE GALLIMARD**

**DIRECTION ÉDITORIALE : ALBAN CERISIER**

[ALBAN.CERISIER@GALLIMARD.FR](mailto:ALBAN.CERISIER@GALLIMARD.FR)

GALLIMARD • 5 RUE GASTON-GALLIMARD 75007 PARIS • FRANCE • GALLIMARD.FR

DÉPÔT LÉGAL : MARS 2020 © ÉDITIONS GALLIMARD, 2020

3 AVRIL 2020



FRÉDÉRIC  
BOYER  
**SIC TRANSIT  
GLORIA  
MUNDI**



3 AVRIL 2020 / 10 H / N° 31  
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**Sic transit  
gloria mundi  
Frédéric Boyer**

Cette édition électronique du livre  
*Sic transit gloria mundi* de Frédéric Boyer  
a été réalisée le 30 mars 2020  
par les Éditions Gallimard.  
ISBN : 9782072910890